

4 CHARLEMAGNE

RÉCITS D'HISTOIRE DE FRANCE

PAR

EDMOND DEMOLINS



PARIS

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE

MAURICE TARDIEU, directeur

35, RUE DE GRENNELLE, 35

—
1881

HISTOIRE DE FRANCE, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours, d'après les sources et les travaux récents par EDMOND DEMOLINS, 4 volumes in-12. Prix de chaque volume **3 fr. 50.**

Le même ouvrage, édition populaire abrégée, 6 vol in-32. Prix de chaque volume **50 centimes.**

CHARLEMAGNE

I

Charles, que l'histoire devait appeler Charles le Grand ou Charlemagne, était âgé, à la mort de son père, d'environ vingt-sept ans. La légende, qui a donné à son histoire les proportions d'une épopée, a fait de lui un personnage gigantesque, haut de huit pieds, au visage majestueux, aux traits fortement accentués, à la barbe touffue et « fleurie », capable de fendre d'un coup d'épée un chevalier armé de pied en cap. Ce portrait bizarre, créé par l'imagination populaire et reproduit par les poètes, n'est point confirmé par l'histoire. Cependant, bien qu'amoindri, Charlemagne y domine encore, par l'éclat de ses actions, les générations qui le précèdent et celles qui le suivent. Il était robuste, d'une taille élevée

et bien proportionnée. Il avait le sommet de la tête arrondi, les yeux grands et vifs, le nez un peu long, une chevelure abondante, une physionomie avenante et agréable; dans son maintien éclatait un air de grandeur et de dignité; et, quoiqu'il eût le cou un peu fort, la juste proportion de ses membres dissimulait ce défaut; seulement sa voix, malgré sa clarté, paraissait trop grêle pour un corps aussi robuste.

Toute sa personne présentait le type de l'homme de race germanique, déjà civilisé par le christianisme; mais on y retrouvait encore l'empreinte de cette aristocratie franque de l'Austrasie dont il personnifiait le triomphe sur la Neustrie gallo-romaine. Il en avait conservé le costume national, aussi bien que les habitudes et les traditions. Loin d'imiter les rois mérovingiens qui affectaient de porter le costume et d'adopter les mœurs des Romains, il dédaignait les vêtements étrangers à sa race. Deux fois seulement, pendant un séjour à Rome, il consentit à revêtir, à la prière du pape, la longue tunique, la chlamyde et la chaussure romaines. Il s'habillait ordinairement à la manière des gens du peuple de race germanique : sur la peau une chemise de lin, un caleçon de même étoffe et des bas retenus par des bandelettes entrelacées en croix. Une tunique bordée de franges de

soie couvrait la chemise. En hiver, pour se garantir du froid, il ajoutait un justaucorps de peau de loutre et se chaussait, suivant la saison, de sandales ou de brodequins. Sur sa poitrine, brillait un baudrier d'or, supportant le fourreau de la terrible épée que les poètes ont appelée *Joyeuse*. Tel était l'homme qui, en l'année 768, réunissait sous sa puissance presque toute l'étendue de la Gaule.

II

La Saxe formait alors la partie la plus importante de la Germanie; elle s'étendait du Rhin à l'Elbe et à la Saale. De toutes les contrées germaniques, c'était la plus éloignée de l'ancien Empire romain, et aussi la plus barbare, quoique tributaire des Francs depuis deux siècles. Toutes les divinités païennes du Nord semblaient s'y être réfugiées, et le christianisme avait à peine réussi à y pénétrer. Les Saxons, comme tous les peuples germains, formaient une confédération de tribus, sous la conduite des chefs de famille. Ils avaient tenté à diverses reprises, sous les Mérovingiens, de franchir la ligne du Rhin et de recommencer les grandes invasions, ce qui constituait pour la Gaule un danger permanent.

Au temps de Charlemagne, un religieux, nommé Libuin, ayant résolu de leur annoncer l'Évangile, se rendit à l'assemblée générale de Marklo. Au moment où les sacrifices allaient commencer, il s'avança revêtu de ses habits sacerdotaux, portant dans ses mains la croix et l'Évangile : « Les idoles que vous adorez, dit-il, sont l'ouvrage des hommes, elles sont impuissantes ; c'est pourquoi le seul Dieu bon et juste, ayant pris vos erreurs en pitié, m'envoie vers vous. Si vous ne renoncez pas à l'iniquité, le roi des cieux a ordonné d'avance qu'un prince puissant envahirait cette contrée, la dévasterait par le fer et le feu, et emmènerait vos femmes et vos enfants en esclavage. » La foule indignée allait mettre à mort ce messenger de malheur : « Périsset, s'écriait-on de toutes parts, cet ennemi de nos sacrifices et de notre patrie ! » Mais un des chefs prit sa défense : « Il vous est venu souvent, dit-il, de la part des Normands ou des Slaves, des ambassadeurs que nous avons reçus en paix, et voici l'ambassadeur d'un Dieu que nous mettrions à mort. » Ces paroles sauvèrent le prêtre du Christ. Il put se retirer sain et sauf, mais bientôt parut le vengeur qu'il avait annoncé.

Au printemps de l'année 772, le roi Charles convoqua la grande assemblée du *champ de Mai*

à Worms et exposa ses projets : il méditait depuis longtemps de conquérir au Christ cette nation saxonne si attachée aux faux dieux et si redoutable ; il sollicitait, sur ce point, les conseils des gens d'Église et le secours de leurs prières. Tous furent unanimes. Alors Charles, rassemblant une grande armée, après avoir invoqué le nom du Christ, partit pour la Saxe, « entouré, dit le chroniqueur contemporain, de tous les prêtres, abbés, docteurs et défenseurs de la foi qui pouvaient imposer à ce peuple le joug doux et léger du Christ. » Il pénétra au milieu de ces forêts et de ces montagnes, théâtres des grands combats d'Arminius, de Varus, de Germanicus, et marcha droit sur Heresbourg, la « ville de guerre, » place également fortifiée par la nature et par la main de l'homme, citadelle et sanctuaire de la Saxe entière. Au sommet de la montagne sur laquelle était bâtie la forteresse, s'élevait, dans un massif d'arbres séculaires, le temple qui renfermait le mystérieux Irminsul, symbole de la nationalité germanique. Ce Dieu était représenté sous la forme d'un guerrier armé ; il avait des prêtresses, qui prédisaient l'avenir, et des prêtres, qui sacrifiaient sur l'autel des victimes humaines. Les Francs de Charlemagne se trouvaient en présence de l'ancienne

divinité de leurs ancêtres. Ils livrèrent l'assaut, le château d'Heresbourg tomba entre leurs mains, et avec lui toutes les richesses accumulées dans le sanctuaire de la montagne. Trois jours furent employés à détruire le temple et à brûler les bois sacrés; la croix du Christ fut dressée à la place de la statue renversée. Le ciel sembla applaudir par un miracle à cette destruction : les chaleurs avaient complètement tari les fontaines du voisinage, une soif ardente tourmentait les Francs; tout à coup une source abondante jaillit du lit desséché d'un torrent, et l'armée entière put se désaltérer.

La chute d'Irminsul jeta les Saxons dans une sombre terreur; ils envoyèrent des députés, promirent de recevoir les ministres du Christ et livrèrent douze otages. Charlemagne les traita avec la plus grande modération, leur laissa même l'ancien pays franc qu'ils avaient envahi, et revint jouir de son triomphe dans son manoir paternel d'Héristal.

Les Saxons semblaient domptés; ils tendaient des mains suppliantes et promettaient de se convertir. Pour affermir ces bonnes dispositions, Charlemagne résolut de frapper leur imagination par le spectacle imposant d'une assemblée générale des évêques, des nobles et du peuple. Le

lieu de la réunion fut fixé à Paderborn, dans un des plus beaux sites de la Westphalie. Des sources y arrosaient les terres d'un riche manoir ; Charlemagne s'y rendit au milieu d'un cortège de prélats et de comtes, entouré de toute la pompe guerrière du champ de Mai. Les Saxons avaient également été convoqués.

C'était dans ces réunions que se rédigeaient, avec le concours du roi et des nobles, les articles de lois appelés *Capitulaires*. Les Saxons purent voir le prince, au milieu de la multitude venue à l'assemblée générale, occupé à recevoir des présents, saluant les hommes les plus considérables, s'entretenant avec ceux qu'il voyait rarement, aussi bien avec les ecclésiastiques qu'avec les séculiers, demandant à chacun ce qu'il savait sur la partie du royaume d'où il venait, s'il y avait quelque part une cause d'agitation ou de désordre. Si le temps était beau, tout cela se passait en plein air. Les lieux destinés à la réunion des seigneurs étaient divisés en deux parties, de telle sorte que les abbés et les clercs élevés en dignité pussent se rencontrer sans aucun mélange de laïques. De même les comtes et les autres principaux seigneurs se réunissaient à part, à moins qu'ils n'eussent à traiter des affaires communes.

Ces délibérations solennelles donnèrent aux

Saxons une haute idée de la puissance de Charlemagne. Un travail secret s'était d'ailleurs opéré au sein de ce peuple barbare ; les abbayes de Fulde et de Herzfeld, d'origine carolingienne, avaient fait sentir leur influence au fond des forêts de la Germanie. Aussi une grande multitude, à la suite de ses chefs, jura obéissance et demanda le baptême. On vit des troupes innombrables d'hommes, de femmes et d'enfants descendre dans les rivières ; les blonds néophytes, couverts de vêtements blancs, sortaient des eaux au chant des cantiques sacrés ; puis, en procession, prêtres et moines en tête, ils allaient au milieu des forêts purifiées jeter les fondements des premières églises.

III

Cependant les tribus saxonnes ne s'étaient pas toutes soumises ; leur apparente tranquillité n'était qu'un piège. Un soir, un détachement du corps de réserve laissé par Charlemagne s'était éloigné du camp pour chercher des fourrages. Tandis qu'il revenait, des Saxons se mêlent aux Francs. Ils se présentent, dit un contemporain, « comme de bons camarades et fidèles alliés. »

Saxons une haute idée de la puissance de Charlemagne. Un travail secret s'était d'ailleurs opéré au sein de ce peuple barbare ; les abbayes de Fulde et de Herzfeld, d'origine carolingienne, avaient fait sentir leur influence au fond des forêts de la Germanie. Aussi une grande multitude, à la suite de ses chefs, jura obéissance et demanda le baptême. On vit des troupes innombrables d'hommes, de femmes et d'enfants descendre dans les rivières ; les blonds néophytes, couverts de vêtements blancs, sortaient des eaux au chant des cantiques sacrés ; puis, en procession, prêtres et moines en tête, ils allaient au milieu des forêts purifiées jeter les fondements des premières églises.

III

Cependant les tribus saxonnes ne s'étaient pas toutes soumises ; leur apparente tranquillité n'était qu'un piège. Un soir, un détachement du corps de réserve laissé par Charlemagne s'était éloigné du camp pour chercher des fourrages. Tandis qu'il revenait, des Saxons se mêlent aux Francs. Ils se présentent, dit un contemporain, « comme de bons camarades et fidèles alliés. »

Chacun des nouveaux venus se fait ainsi un ami, dont il gagne la confiance par toutes sortes de bons offices. Les Saxons, sous prétexte de soulager leurs compagnons de route, prennent une part des fardeaux, et toute la troupe rentre, pêle-mêle, au camp avec des charges de foin vert. Les Francs, sans défiance, offrent un asile dans leurs tentes à ceux qui les avaient si complaisamment aidés, puis ils se livrent à un profond sommeil que de copieuses libations avaient sans doute habilement préparé. Mais les Saxons ne s'endormaient pas; ils tirent de dessous leur vêtement leurs longs couteaux bien affilés, se précipitent sur les dormeurs et en font une horrible boucherie. C'était là un de ces sanglants épisodes qui se renouvelaient fréquemment dans l'intervalle des grandes prises d'armes.

Tous les chefs saxons ne s'étaient pas rendus à l'assemblée de Paderborn pour y faire leur soumission. Le plus redoutable, celui que dans l'idiome national on appelait l'*enfant blanc*, Witikind, s'y était constamment refusé, et, suivi de quelques partisans, s'était retiré chez les Danois. Il attendait en silence que la fortune du vainqueur vînt à pâlir. Tout à coup la nouvelle d'un désastre que Charles venait d'éprouver en Espagne, dans la vallée de Roncevaux, sembla mar-

quer l'heure espérée par l'indomptable Saxon. Il apparut, entraînant partout sur son passage les tribus soumises; les barbares, soulevés à sa voix, parcoururent la Hesse et la Thuringe, brûlant les manoirs et les églises. Les religieux de Fulde, apercevant de loin les flammes, se hâtèrent de charger sur leurs épaules la châsse de leur père saint Boniface; ils sortirent de leur monastère et allèrent camper à deux journées de distance vers le sud; mais Charlemagne arriva soudain, et en deux campagnes fit rentrer la Saxe dans la soumission (778-779).

Les baptêmes solennels recommencèrent; le territoire fut occupé systématiquement. On le divisa en districts, sous la direction d'évêques, de prêtres et d'abbés. Des comtes y furent établis avec des guerriers francs, qui reçurent une partie des terres, à charge de maintenir la paix et de rendre la justice à la manière des Francs. De plus, chaque paroisse dut fournir à l'église une cour, deux métairies et un serf avec une servante sur cent vingt hommes; en outre la dîme de tout ce que recevait le fisc devait être payée, et chaque homme, noble, libre ou colon, devait donner également la dîme de ses biens et de son travail.

« Que tous les fidèles chrétiens sachent, dit

Charlemagne dans l'acte solennel qu'il dressa à cette occasion, que les Saxons jusqu'ici rebelles à nos pères et à notre pouvoir, ont été vaincus et baptisés par la puissance de Dieu, rendus à la liberté et affranchis de tout tribut à notre personne pour devenir tributaires et sujets de celui qui nous a donné la victoire. C'est pourquoi réduisant ce pays en province, selon la coutume romaine, et le partageant entre les évêques, nous avons pieusement offert au Christ et à saint Pierre la partie septentrionale qui est très fertile en poissons et en pâturages. » Ces nouveaux évêchés furent établis à Brême, Halberstadt, Hildesheim, Verden, Paderborn, Minden, Osnabruck et Munster, comme autant de phares d'où la lumière de l'Évangile devait rayonner.

Cependant, Witikind s'était échappé ; l'intraitable vaincu était retourné chez les Danois pour y méditer une nouvelle révolte. Il reparut deux ans après, ranimant les haines de ses compatriotes, leur rappelant leurs anciens dieux, leur vieille indépendance. Les Saxons reprirent leurs longs couteaux, marchèrent contre les troupes franques, et les taillèrent en pièces dans la vallée du Soleil, sur les bords du Wéser. Deux *missi dominici*, quatre comtes, vingt seigneurs, et la moitié de l'armée furent tués dans la bataille. En

même temps, les missionnaires étaient chassés ou mis à mort, les chrétiens poursuivis. Les Saxons purent s'avancer ainsi, en ravageant tout sur leur passage, jusqu'aux bords du Rhin. A cette nouvelle, Charlemagne passe le fleuve à la tête de toutes les forces de la Gaule. Sa seule approche terrifie l'ennemi, lui fait tomber les armes des mains et laisse Witikind sans armée, comme au lendemain d'une défaite. Celui-ci parvient à grand'peine à regagner ces marécages du Nord, où il se retirait lorsque la fortune lui était contraire, d'où il s'élançait à chaque occasion favorable. Charlemagne, comprenant que la clémence était désormais inutile, réunit une assemblée à Verden sur l'Aller pour rechercher les causes de la révolte. La plupart des chefs saxons s'y rendirent ; ils accusèrent Witikind contumace, et livrèrent ses complices au nombre de quatre mille cinq cents. Les coupables, traduits en cour de justice devant les chefs de leur propre nation, furent condamnés, selon la loi des Germains, qui punissait de mort les traîtres, et décapités le même jour.

Sans s'effrayer de cette épouvantable exécution, Witikind sortit encore une fois de sa retraite et souleva la Saxe au nom de la vengeance. La guerre fut sans miséricorde. Les Francs rem-

portèrent, près de Detmoldt, une victoire qui leur coûta aussi cher qu'une défaite; Charlemagne dut parcourir la Saxe dans toutes les directions, pendant deux années entières. Quand il crut la résistance définitivement domptée, il fit des propositions de paix.

Plusieurs chefs saxons allèrent les porter à Witikind, au-delà de l'Elbe. Le guerrier, redoutant quelque ruse, exigea des otages, et, les ayant obtenus, se rendit à Attigny, où il demanda et reçut le baptême; la Saxe imita cet exemple. Charlemagne annonça cette heureuse conversion au pape Adrien, qui répondit, en « rendant des actions de grâces à la clémence divine, parce que les nations païennes, rangées sous la puissance du roi, entraient dans la grande religion. » Pour remercier Dieu d'une si éclatante victoire, le souverain pontife ordonna trois jours de processions solennelles.

La légende s'empara de cet heureux événement. « On racontait qu'aux jours de fête, Charlemagne avait coutume de faire distribuer une pièce d'argent à chacun des pauvres qui se rassemblaient à sa porte. Or il arriva que le jour de Pâques, Witikind, en habit de mendiant, s'introduisit dans le camp pour en observer les dispositions. Le roi faisait dire la messe sous sa tente; quand le

prêtre éleva la sainte hostie, Witikind vit, dans le pain consacré, la figure d'un enfant d'une beauté parfaite. Après la messe, on distribua les aumônes. Le guerrier se présenta à son rang, fut reconnu sous ses haillons, arrêté, conduit au roi. Alors il raconta sa vision, demanda à devenir chrétien, et enjoignit aux chefs de son parti de poser les armes. Charlemagne le fit duc, et changea contre un cheval blanc le cheval noir de son écu. Ceci est le récit des Saxons. Ce peuple inflexible ne voulait avoir cédé qu'à l'intervention de la Divinité. D'un autre côté, les généalogistes placèrent Witikind à la tête de la troisième race des rois de France, en le faisant aïeul de Robert le Fort. Plusieurs légendaires le comptèrent au nombre des saints, et, au XIII^e siècle, la *chanson de Witikind le Saxon* était encore récitée par des jongleurs français. Son nom ne périt pas ; il resta, comme ceux de Roland, d'Artur, de tant d'autres illustres vaincus que la poésie est allée ramasser sur les champs de bataille, pour montrer que l'imagination des peuples est généreuse et ne se range pas toujours du côté du plus fort. »

IV

En l'année 773, le bruit se répandit tout à coup en Italie que le roi des Lombards, Didier, s'avancait vers Rome, à la tête d'une nombreuse armée pour faire le siège de la ville éternelle.

A l'annonce de cette marche, raconte Anastase le bibliothécaire, le très saint Pontife et son peuple fondant en larmes implorent le secours du ciel. On prend en hâte toutes les mesures nécessaires à la défense; les portes de la ville sont fermées et les remparts soigneusement fortifiés. Appelant aux armes les milices de Toscane, de Campanie et du duché de Pérouse, le pape leur fait jurer de défendre la ville sainte jusqu'à la mort. Comme les deux basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul, situées en dehors de l'enceinte fortifiée, devaient se trouver à la merci de l'ennemi, on les démeubla; tout ce qu'elles avaient de précieux ornements et de vases sacrés fut emporté à l'intérieur de la ville. Ensuite on barricada en dedans les portes, afin que l'assaillant ne pût s'y introduire sans effraction et sans encourir, par conséquent, les anathèmes canoniques. Dès le premier moment d'angoisse, des nonces étaient partis par la voie de mer, portant

« au très excellent Charles, roi des Francs et patrice des Romains, des lettres apostoliques où le pape conjurait sa royale excellence de marcher sur les traces de son père Pépin, d'illustre mémoire, en secourant les provinces de Ravenne et de Rome, et en délivrant le Saint-Siège de la tyrannie lombarde. »

L'ambassade du pape Adrien I^{er} débarqua à Marseille, traversa toute la Gaule à franc étrier et arriva à Thionville, où se trouvait alors Charlemagne. Avant d'engager la lutte, ce prince essaya les négociations ; mais voyant tous ses efforts inutiles en face des prétentions de Didier, il réunit son armée, passa les Alpes et apparut subitement sous les murs de Pavie.

Un chroniqueur nous a conservé le tableau poétique de l'armée de Charlemagne au moment où elle venait de franchir les Alpes. Nous sommes en pleine légende, et le grand empereur se montre à nous tel que le comprirent les peuples du moyen âge et que le chantèrent les trouvères.

Un des premiers seigneurs du royaume des Francs, nommé Oger, ayant encouru la colère du terrible Charles, s'était réfugié près de Didier. En apprenant l'arrivée du roi des Francs, Didier et Oger montèrent sur une tour élevée, d'où ils pouvaient le voir venir. Ils aperçurent d'abord

des équipages de guerre plus considérables que ceux de Darius et de Jules César. Et Didier dit à Oger : « Charles n'est-il point avec cette grande armée ? » Et Oger répondit : « Pas encore. » Vint ensuite la foule des peuples rassemblés de tous les points du vaste empire des Francs ; Didier, après les avoir vus, dit à Oger : « Certes, Charles s'avance au milieu de cette multitude. — Non, pas encore ! pas encore ! » répondit Oger. Alors Didier de pâlir et de dire : « Que ferons-nous s'il vient accompagné d'un nombre de guerriers plus grand encore ? — Vous verrez comment il viendra, répliqua Oger ; mais malheur à nous ! » Pendant qu'ils discourent ainsi, parut la maison du roi, le corps des gardes qui ne connaît point de repos. A cette vue, Didier, saisi de stupeur s'écria : « Voilà Charles ! » Et Oger de répéter : « Pas encore ! pas encore ! »

A la suite, marchaient les évêques, les abbés et les clercs de la chapelle royale avec leur cortège ; Didier, désirant la mort et ne pouvant plus supporter la lumière du jour, balbutia en sanglotant : « Descendons et cachons-nous au fond de la terre pour éviter la face d'un si terrible ennemi ! » Oger, qui connaissait la splendeur et l'appareil de l'incomparable Charles, l'ayant appris par expérience dans des jours meilleurs,

dit alors : « Quand tu verras les champs se hériss-
er d'une moisson de fer, le Pô et le Tésin
inonder les murailles de la ville de noires vagues
de fer, alors tu pourras t'attendre à voir le ter-
rible Charles. » Il n'avait pas fini de parler, quand,
à l'ouest et au nord, s'éleva une sombre nuée qui
couvrit la terre de ténèbres ; puis Charles appro-
chant peu à peu, l'éclat des armes fit luire pour
les hommes enfermés dans la ville un jour plus
sinistre que la nuit. Alors parut Charles, tout
couvert de fer, avec un casque de fer et des bra-
celets de fer. Une cuirasse de fer protégeait ses
épaules et sa poitrine ; sa main gauche tenait
dressée une lance de fer, et sa droite était tou-
jours étendue sur l'acier de son invincible épée.
Ses cuisses étaient enveloppées de lames de fer ;
ses bottines garnies de fer. Sur son bouclier il ne
paraissait que du fer ; son cheval aussi était cou-
vert de fer. Son visage intrépide jetait l'éclat du
fer. Ceux qui le précédaient, ceux qui marchaient
à ses côtés, ceux qui le suivaient, l'armée tout
entière s'efforçait d'imiter ce terrible appareil.
Le fer remplissait les champs et les plaines ; les
rayons du soleil étaient réfléchis par les pointes
de fer. Ce fer si dur était porté par un peuple
plus dur encore. L'éclat du fer répandit la terreur
dans toute la cité ; les remparts frémirent ; le cou-

rage des guerriers fut ébranlé; le fer paralysa la sagesse des vieillards. « O fer, O fer, hélas ! » Tel fut le cri confus du peuple. Oger vit tout cela d'un coup d'œil rapide, et dit à Didier : « Voilà celui que tu as tant cherché ! » Et, en proférant ces paroles, il tomba presque sans vie.

Ainsi parle la légende; mais l'histoire raconte que Charlemagne ne s'empara de Pavie qu'après un siège de huit mois. Didier fut fait prisonnier et transporté avec sa femme et ses filles en Gaule, où, dit-on, il finit ses jours dans un monastère.

Ici le moine de Saint-Gall place une anecdote caractéristique, qui nous révèle, pris sur le vif, le caractère et les mœurs germaniques de Charlemagne, en face de son entourage déjà séduit par les habitudes romaines.

Dans une partie de chasse, aux environs de Pavie, les seigneurs qui l'accompagnaient s'étaient accoutrés de justaucorps en plumes de paons et de flamands, achetés à des marchands vénitiens, tandis que lui n'avait que son roque habituel de peau de mouton.

Pour leur donner une leçon, il les engagea malicieusement à travers les fourrés. Les branches et les épines commencèrent à enlever les plumes et à déchirer les tissus délicats sur lesquels elles étaient posées. Survint la pluie. Il ne donna

pas le signal du retour que toute la compagnie ne fût bien trempée ; puis, lorsqu'il l'eut ramenée au palais, il la retint auprès de lui sans permettre à personne de quitter ses vêtements. Ces pauvres gens se morfondaient. Il ne les congédia que très tard, en ordonnant à chacun de se présenter le lendemain avec le même habit. Il fallut obéir. Ce fut pitié de voir les brillantes parures de la veille transformées en lambeaux flétris et racornis. Alors Charles, montrant sa peau de mouton qu'un coup de peigne avait remise dans toute sa fraîcheur : « Ce roque, dit-il, m'a coûté un sou. Comparez-le au vôtre que vous avez payé des centaines de livres, et dites-moi si vous n'êtes pas des fous. »

Pendant le long siège de Pavie, Charlemagne avait fait venir près de lui la reine Hildegarde et les princes ses enfants. La fête de Pâques approchant, il se rendit à Rome, avec sa famille, pour faire ses dévotions auprès du tombeau des Apôtres. Il entra le samedi saint dans la ville éternelle, où il fut reçu au milieu des honneurs dus à un patrice et à un roi. Les magistrats se portèrent au-devant de lui avec les drapeaux de la commune ; le clergé avec ses bannières et ses croix. En arrivant devant Saint-Pierre, le roi des Francs s'agenouilla, baisa pieusement les mar-

ches, puis embrassa le pape, et tous deux pénétrèrent dans la basilique, pendant que le clergé chantait l'antienne : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur* (774) !

Le lendemain, jour de Pâques, tandis que le Pape célébrait la messe dans l'église de Saint-Pierre, le clergé et le peuple chantaient des cantiques en l'honneur du roi. Aux voix qui disaient : *Au très excellent Charles, couronné de Dieu, grand et pacifique roi des Francs et des Lombards, et patrice des Romains, vie et victoire !* la foule des fidèles répondait : *Sauveur du monde, sois-lui en aide !* Le mercredi, le pape, étant entouré de son clergé et des magistrats de Rome, pria humblement le roi de confirmer la donation que Pépin avait faite à son prédécesseur. Charlemagne l'approuva de nouveau et fit dresser un acte beaucoup plus étendu, par lequel il concédait à l'Église romaine l'île de Corse, Parme et Mantoue, tout l'exarchat de Ravenne, les provinces de Venise et d'Istrie, avec les duchés de Spolète et de Bénévent. Il signa cet acte de sa propre main et le fit souscrire par les évêques, les abbés, les ducs et les comtes qui l'accompagnaient ; après quoi, il le déposa sur l'autel de Saint-Pierre, et ensuite sur son tombeau, en faisant serment de conserver au Saint-Siège

toutes ces possessions. Pour garder la mémoire de ces événements, on fit frapper une médaille qui représentait le pontife et le roi, et sur laquelle était gravée une inscription commémorative. Par là, se resserrait l'alliance conclue entre la papauté et le dynastie carolingienne.

V

Charlemagne quitta bientôt l'Italie pour retourner en Gaule, où sa présence était nécessaire. Son départ fut le signal d'une vaste conspiration des peuples lombards, dont il fut averti par une lettre du pape Adrien. « Votre excellence bénie de Dieu doit se souvenir des informations que nous lui avons souvent transmises au sujet des perfides desseins tramés contre vous et contre nous, par les ducs lombards, Arégise de Bénévent, Hildebrand de Spolète, Rothgaud de Frioul. Voici le pernicieux complot qu'ils organisent : au mois de mars prochain, ils doivent réunir leurs forces combinées à une armée grecque qu'amènera Adelgis, fils de Didier, et nous attaquer à la fois par terre et par mer. Ils méditent d'envahir notre cité de Rome, de dépouiller toutes les églises de Dieu, d'enlever la châsse de Saint-Pierre, votre patron, et, ce qu'à Dieu ne plaise, de nous

entraîner nous-mêmes en captivité. Après quoi ils restaureraient la royauté lombarde, et se débarrasseraient de votre souveraineté. Hâtez-vous donc, très excellent fils, de venir à notre secours ; de vous dépend notre salut et celui de tous les Romains. » Comme les événements se précipitaient, le pape Adrien, plus inquiet qu'auparavant, écrivit de nouveau à Charles : « Nous avons un tel besoin de vous voir, que, si votre voyage à Rome devait éprouver quelque retard, nous ne résisterions pas au désir d'aller à votre rencontre. »

L'âme du complot était le duc de Bénévent, Arégise, gendre de Didier. Le duché de Bénévent comprenait les trois quarts du royaume moderne de Naples, et renfermait un grand nombre de villes. C'était un pays facile à défendre contre un ennemi venant du dehors ; les Francs ne pouvaient l'atteindre qu'après de longues et pénibles marches à travers l'Italie tout entière. Aussi Arégise, qu'on a nommé le dernier roi des Lombards, croyait-il pouvoir compléter sans crainte contre un adversaire dont il ne redoutait pas la vengeance.

Mais Charles, agissant avec sa promptitude accoutumée, passe les Alpes à la tête d'un détachement de ses meilleures troupes, attaque Rothgaud, duc de Frioul, allié d'Arégise, le fait

prisonnier et prononce contre lui la peine de mort, pour crime de haute trahison (776).

Ce terrible châtement suspendit les projets d'Arégise, qui attendit le départ du vainqueur pour conspirer de nouveau. Il n'hésita plus dès lors à se proclamer indépendant du jeune Pépin, que son père Charlemagne avait établi roi d'Italie. Il se fit sacrer par l'un de ses évêques, et à son titre de duc substitua celui de prince. Dans la ligue qu'il forma contre Charlemagne, l'usurpateur fit entrer avec une perfide habileté les Lombards, les Bavares, sous la conduite de leur duc Tassillon, les Huns de Pannonie, les Grecs de Constantinople, des Saxons, et jusqu'à des seigneurs de la fidèle Austrasie.

Charlemagne venait de mettre fin aux révoltes des Saxons, à la guerre de Bretagne et aux agitations de la Thuringe, lorsqu'il apprit l'audacieuse entreprise du duc de Bénévent. Mettant à profit les derniers jours d'automne de l'année 780, il leva son armée, en envoyant le *ban*, ou convocation militaire, aux évêques et aux comtes; l'évêque devait l'adresser aux abbés, aux abbesses et aux vassaux ecclésiastiques; le comte, aux vicaires et aux centeniers. Tout homme libre qui possédait une propriété de quatre *manses* devait le service personnel.

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, disait l'acte officiel, Charles, par la miséricorde divine, roi des Francs et des Lombards, à N... Sache que nous avons fixé cette année notre assemblée générale aux frontières d'Italie. En conséquence nous t'ordonnons de t'y rendre, accompagné de tous tes hommes bien armés et équipés, prêt à marcher où il nous plaira de t'envoyer, et complètement approvisionné pour la guerre. Nous ordonnons que tu apportes dans tes chariots des outils de toutes espèces, tels que coins et doloires, haches, pioches, pelles, etc. Il faudra avoir des vivres pour une durée de trois mois, des munitions et des vêtements pour six. Nous te recommandons expressément de te rendre au lieu désigné par le chemin le plus court et en bon ordre, et prends garde d'y mettre aucune négligence, si tu veux conserver nos bonnes grâces. »

A la réception du *ban*, ceux qui étaient désignés durent se rendre à l'appel avec armes et bagages ; chacun devait être muni d'une lance, d'un bouclier, d'un arc, de deux cordes et de douze flèches ; les comtes devaient avoir en outre un casque, une cuirasse et un approvisionnement de vin, de farine et de lard. L'habitant fournissait le couvert, l'eau, le feu et la paille aux étapes fixées d'avance. Les pauvres étaient exempts de

tout service. Les réfractaires payaient une amende appelée *hériban*, qui variait suivant leur fortune.

Chaque *centaine* arriva sous la conduite de son centenier; chaque *pagus* sous la conduite de son comte, au lieu fixé pour le rendez-vous. L'armée ainsi réunie prit la route d'Italie à la suite de Charlemagne.

Dans cette première campagne, elle ne put parvenir qu'aux environs de Florence et de Rome, où elle prit ses quartiers d'hiver, en attendant le retour du printemps.

Cependant Arégise, à la seule approche du roi des Francs, avait senti son audace l'abandonner. Frappé de terreur, il fut incapable, soit de défendre sa capitale, soit de marcher à la rencontre de Charlemagne. Il se replia en toute hâte sur ses villes maritimes, abandonnant le reste du pays à son redoutable adversaire. Pendant que celui-ci occupait le territoire, il s'enferma dans Salerne, moins pour soutenir un siège que pour gagner du temps et fléchir le vainqueur. De cette retraite, il envoya son fils Grimoald à Rome, avec mission de solliciter sa grâce et de promettre sa soumission comme vassal. Charlemagne hésita d'abord à accepter un hommage arraché par la crainte; mais, la clémence l'emportant, il reçut le duc de Bénévent parmi ses feudataires, lui imposa un

tribut annuel de sept mille sous d'or et retint son fils auprès de lui.

Le roi des Franes s'occupa ensuite de soumettre les derniers alliés d'Arégise, et principalement le duc de Bavière, Tassillon, beau-frère du prince lombard.

Quelques années auparavant, « tandis qu'il était à Rome, racontent des annales contemporaines, Charles convint avec le pape qu'ils enverraient de concert des ambassadeurs à Tassillon, pour lui rappeler les promesses de fidélité qu'il avait faites autrefois à Pépin. Les hommes choisis pour remplir cette mission furent, de la part du pape, les évêques Formose et Damase, et de la part du roi, le diacre Riculfe et le grand échançon Eberhard. Ils parlèrent au duc comme il leur avait été prescrit, et son cœur fut tellement touché qu'il se déclara prêt à comparaître sur-le-champ devant son souverain, si on lui donnait des otages en garantie de sa sûreté. On les lui accorda. Il alla aussitôt trouver Charles à Worms et lui renouvela ses serments. »

Malgré cet engagement solennel, Tassillon, fidèle aux traditions de sa race, était entré dans le complot formé par Arégise contre la domination des Franes. Attaqué, après la défaite de ce dernier, par toutes les forces de Charlemagne, il fut obligé

de se rendre à merci et de solliciter encore une fois le pardon de son vainqueur. Il arriva en suppliant au camp d'Augsbourg et accomplit la cérémonie symbolique du vasselage, en présentant au souverain un bâton dont l'extrémité sculptée avait la forme humaine, et que Charles lui remit ensuite entre les mains. Puis il comparut devant le *mallum* national réuni à Ingelheim au printemps de 788. Là, ses leudes, abandonnant sa cause, déposèrent contre lui et fournirent les preuves irrécusables de ses intrigues avec les ennemis du nom chrétien et de la monarchie franque. Convaincu du crime de haute trahison, que les codes barbares appelaient *herisliz*, il fut condamné à mort par l'assemblée. Charles lui fit cependant grâce de la vie et lui permit de se retirer dans l'abbaye de Jumièges, au fond de la Neustrie, où il fut tonsuré et prit l'habit monastique. L'infortuné duc de Bavière sembla s'être résigné à la vie du cloître, car l'annaliste Angilbert ajoute qu'il y vécut « aussi pieusement qu'il y était entré de bon cœur. »

Ainsi tombaient les unes après les autres, devant l'irrésistible puissance de Charlemagne, toutes les nations de la grande famille germanique. Parmi les pays domptés, les uns étaient soumis directement aux comtes francs, comme la

Frise, la Saxe, la Thuringe, la Franconie, la Souabe, l'Aquitaine, et une partie de l'Italie; les autres étaient tributaires, comme la Bretagne, le duché de Bénévent et la Slavonie. Quant aux peuples de la Septimanie et de la Marche d'Espagne placés sous la domination des Maures, leur soumission fut plus difficile, et Charlemagne l'acheta par un grand désastre.

VI

L'armée des Francs traversait les Pyrénées, pour regagner la Gaule après avoir subjugué l'Espagne jusqu'à l'Ebre. « Les Vascons, dit le chroniqueur Eginhard, s'étaient embusqués sur la crête de la montagne, qui, par l'étendue et l'épaisseur de ses bois, protégeait leurs embûches. Il se précipitèrent sur l'arrière-garde, la rejetèrent dans le fond de la vallée, tuèrent tous les hommes jusqu'au dernier, pillèrent les bagages, et, protégés par les ombres de la nuit, purent s'échapper sans qu'il fût possible de retrouver leurs traces. Là périrent, entre autres, Égiard, sénéchal du roi; Anselme, comte du palais, et Roland, gouverneur de la Marche de Bretagne. » Un autre chroniqueur, plus laconique qu'Eginhard, en laisse cependant entendre plus long par la timidité de

ses réticences : « Les derniers corps de l'armée royale, dit-il, furent massacrés dans ce passage des Pyrénées. Je n'ai pas à rappeler le nom des morts, ils sont assez connus. »

Le peuple n'imita pas la muette réserve des chroniqueurs. Il recueillit pieusement le souvenir des victimes de Roncevaux, et composa, sous les traits de Ganelon, une figure de traître, sous ceux de Roland, le type du chevalier chrétien. La *Chanson de Roland* devint la grande épopée du moyen âge, les trouvères la chantaient de châteaux en châteaux, les peuples la répétaient sur les places publiques. La légende de Turpin raconte ainsi la mort du héros national : « Roland sonne du cor; il sonne pour ses compagnons rassembler, et il sonne tant que Charlemagne l'entendit de huit milles. « Mon neveu Roland demande aide, » dit le roi, qui était loin déjà, bien loin. Le triste Ganelon répondit : « Beau sire, ne retournez pas en arrière, car Roland a coutume de corner pour de petites choses. » O déloyal Ganelon, ta perfidie peut être comparée à celle de Judas ! Et Roland sonnait toujours du cor, à ce point que les veines de son cou se brisèrent; il se coucha sur l'herbe et eut grand'soif. Baudouin, son parent, s'approcha; Roland était prêt à trépasser. Baudouin saisit le cor, et Du-

randal, l'épée de Roland, très belle, flamboyante et blanche comme ivoire; et il s'enfuit vers Charlemagne pour quérir aide. Et Roland était aux portes de la mort. Il fit sa confession à Dieu, son rédempteur, regardant le ciel, faisant des signes de croix; et quand il dit : « A moi, aide ! » sa benoîte âme se sépara de son corps.

« Cependant, raconte la *Chanson de Roland*, Charles a entendu le cor. L'empereur arrive à Roncevaux. Pas une seule voie, pas même un seul sentier, pas un pied de terrain, où il n'y ait un corps de Français ou de païen. « Où êtes-vous ? » s'écrie Charles ; beau neveu, où êtes-vous. Où est l'archevêque Turpin ? où le comte Olivier ? Où sont les douze pairs que j'avais laissés derrière moi ? » Mais, hélas ! à quoi bon ? Personne ne répond. « O Dieu, dit le roi, j'ai bien lieu d'être en grand émoi. N'avoir point été là pour commenter la bataille ! » Et Charles de s'arracher la barbe, comme un homme en grande colère ; et tous ses barons d'avoir des larmes plein les yeux. Vingt mille hommes tombent à terre, pâmés. La douleur est grande à Roncevaux. » Mais Roland est vengé ; les Sarrasins sont vaincus et soumis. Charlemagne donne la sépulture à Roland et à ses compagnons d'armes.

A trois cents pas de l'église de Notre-Dame de

Roncevaux et de l'abbaye de ce nom, s'élevait autrefois une chapelle funèbre, sous laquelle était pratiqué un caveau renfermant des ossements. Autour de la chapelle, on apercevait trente tombeaux sans inscriptions. Sur un des murs intérieurs, une peinture à fresque représentait une bataille : c'était la journée de Roncevaux ; on y voyait quelques inscriptions, parmi lesquelles figurait le nom de Roland. La tradition du pays rapporte que c'est Charlemagne qui fit bâtir cette chapelle pour les morts de Roncevaux, que le caveau est l'endroit même où il les enterra, et que les trente tombeaux sont ceux des seigneurs les plus considérables, victimes de ce grand désastre.

VII

Le pape Adrien était mort le 25 décembre 795. « Charles, qui n'avait pas de meilleur ami, dit Éginhard, le pleura, comme le frère ou le fils le plus cher ; car il était très facile à contracter des amitiés et très constant à les conserver. » Il composa lui-même l'épithaphe en vers latins qu'on peut lire encore aujourd'hui à Rome sur la tombe de ce pontife. « Moi Charles, j'ai écrit ces vers, en pleurant un père bien-aimé... Je veux unir sur ta tombe nos noms et nos titres, Charles et

Adrien, moi le roi, toi le père ! O excellent père, souviens toi de moi, et obtiens que ton fils te retrouve un jour dans le céleste royaume du Christ ! »

Le lendemain des funérailles d'Adrien, le collège sacerdotal, évêques et prêtres, lui donna à l'unanimité, pour successeur Léon III. Les grands et le peuple de Rome ratifièrent le choix des électeurs ecclésiastiques. On ne consulta ni la cour d'Orient, ni aucune puissance étrangère. Par là disparaissait le vain droit de la confirmation accordé, jusqu'à ce jour, aux successeurs de Constantin.

Cependant, malgré les bienfaits de Pépin et de Charlemagne, Rome était moins la ville des papes que leur prison. Les élections étaient parfois accompagnées de violences, et le nouveau pape lui-même fut assailli, au milieu d'une procession, par un parti hostile. Renversé de cheval, foulé aux pieds, couvert de blessures, on le transporta dans un couvent voisin. Ainsi les factions qui déchiraient la ville et les invasions qui menaçaient l'Italie se retournaient également contre les souverains pontifes. Le pape crut que le seul moyen de s'affranchir de toutes ses terreurs, et surtout de ramener un peu d'unité entre les peuples barbares qui se partageaient l'empire, était de poser sur la tête de Charlemagne la couronne impériale.

Ce prince se trouvait alors aux portes de la ville éternelle; il y fit son entrée solennelle, le 28 novembre de l'an 800, au milieu des cantiques et des hymnes d'allégresse. Le pape Léon avait communiqué son projet aux prélats et aux patriens. L'avis unanime fut que Charles, roi des Francs, devait être proclamé empereur. C'était lui, en effet, dont les armes et la puissance protégeaient Rome, la capitale de l'Empire; en Italie, en Gaule, en Germanie, tout lui obéissait. Il paraissait juste que le nom fût attaché à la charge, et tel était le vœu de tout le peuple chrétien.

Charlemagne, que l'on savait peu disposé à accepter cet honneur, ignora également la résolution et les préparatifs. Le jour de Noël, il se rendit, sans rien soupçonner, à la messe pontificale. Pendant qu'il était prosterné en oraison devant la confession de Saint-Pierre, le pape plaça sur sa tête la couronne impériale, et aussitôt une immense acclamation s'éleva de tous les points de la basilique : « A Charles *Auguste*, couronné par Dieu, grand et pacifique empereur, vie et victoire ! » Puis le pontife s'inclina et lui présenta le manteau et les insignes de la dignité impériale. C'était la seconde fois qu'il échangeait, pour quelques instants, à la prière d'un pape, le costume germanique de ses pères pour la tunique

longue, la chlamyde et la chaussure romaines. Ainsi, trois cent vingt-quatre ans après la chute d'Augustule, l'empire d'Occident, détruit par les barbares, était relevé par un prince qui n'avait dans les veines que du sang barbare.

VIII

Charlemagne était en effet un prince d'humeur et d'inclinations toutes germaniques. Il aimait la langue nationale, les poèmes barbares des Scaldes, et il se plaisait à faire retentir les voûtes de son palais d'Aix-la-Chapelle de cette sauvage et rude harmonie. Il recueillit et fit transcrire les lois et les coutumes des divers peuples soumis à sa domination ; il substitua des noms germaniques aux noms romains des mois et des vents ; il commença à rédiger lui-même une grammaire nationale. Le titre de roi des Francs fut toujours le premier à ses yeux et prima dans ses diplômes le titre d'empereur. Enfin, lorsqu'il résolut de donner une capitale à son empire, il ne la plaça point en Italie, au milieu des souvenirs du monde romain, ou en Aquitaine, sous le ciel le plus clément et le plus tempéré des Gaules, mais dans la germanique Austrasie, près du vieux château paternel d'Héristal, dans le voisinage des eaux

sacrées du Rhin et des sauvages forêts des Ardennes. Il y fit transporter, à grands frais, les fortifications de Verdun, qui avait encouru sa disgrâce, les marbres, les bronzes, les statues de la vieille Rome, et jusqu'aux colonnes du palais que les derniers Césars habitaient à Ravenne.

Ce palais d'Aix-la-Chapelle devint le centre d'où Charlemagne gouverna son immense empire. De là, il surveillait les ducs, comtes, vicaires, centeniers, scabins, tous ces magistrats locaux nommés par lui ou par ses délégués et chargés de lever les troupes, de rendre la justice, de maintenir l'ordre, de percevoir les tributs. Il étendait sa juridiction sur les *bénéficiers*, héréditaires ou à vie, sorte de vassaux, possesseurs de domaines sur lesquels ils commençaient à exercer quelques-uns des droits de la souveraineté.

Au-dessus de ces agents locaux, plus ou moins subordonnés au pouvoir central, Charlemagne avait institué les *missi dominici*, envoyés temporaires, chargés de réformer les abus et d'en instruire l'empereur. C'était une mission difficile en face de vassaux toujours prêts à se regarder comme indépendants au milieu de leurs domaines. Aussi Charlemagne donnait-il à ses envoyés des pouvoirs très étendus : « Si quelqu'un de nos vassaux, dit un capitulaire de 779, ne rend pas jus-

tice à ses hommes, que le comte du ressort et notre *missus* s'établissent dans sa maison et vivent à ses dépens, jusqu'à ce qu'il ait rendu justice. Le seigneur qui n'aura pas traduit au tribunal du comte les voleurs réfugiés sur sa terre perdra son bénéfice, et, s'il n'a pas de bénéfice, il payera l'amende. »

En l'année 798, Leidrade, archevêque de Lyon, et Théodulfe, évêque d'Orléans, furent envoyés, par Charlemagne, en qualité de *missi dominici*, dans la Gaule Narbonnaise, pour observer et réformer l'administration de cette province. A son retour, Théodulfe composa un poème dans lequel, racontant les principaux incidents de sa mission, il s'arrête assez longuement sur les tentatives de corruption qu'il a dû repousser : « Une grande foule, dit-il, de tout sexe et de tout âge, s'empresse autour de nous, le peuple entier nous promet avec instance des dons et pense obtenir à ce prix tout ce qu'il désire. Celui-ci m'offre des cristaux et des pierres précieuses de l'Orient, si je le rends maître des domaines d'autrui. Un autre appelle en secret un de nos serviteurs et lui dit à voix basse, afin qu'il me le rapporte : « Je possède un vase remarquable par sa ciselure et son antiquité, je l'offrirai à ton seigneur, s'il veut bien favoriser mes vœux. » Un frère est en pos-

session de l'héritage de son père, son frère y prétend également; l'un me propose des mulets, l'autre des chevaux; mais parmi toutes ces richesses, je n'ai accepté que de petits présents de la main de l'amitié, les fruits des arbres, les légumes des jardins, des œufs, du vin, des pains, du foin; j'ai pris aussi de jeunes poulets et des oiseaux dont le corps est petit, mais bon à manger. »

Malgré toutes les prescriptions des *missi dominici*, l'ordre n'était maintenu que très imparfaitement dans toute l'étendue de cet empire, créé et conservé par le génie d'un seul homme; aussi les *capitulaires* avaient-ils pour but de tracer les règles auxquelles chacun était tenu de se soumettre. Au premier coup d'œil, rien n'est confus comme cette législation; on y trouve d'anciennes lois nationales revisées, comme la loi salique et des additions à ces lois : « Que le peuple soit interrogé au sujet des nouveaux articles, et que chacun, après y avoir consenti, y appose sa signature. » On y rencontre également des actes de conciles, de simples instructions données par Charlemagne à ses *missi*; des réponses et des questions dans le genre de celle-ci : « Rechercher et discuter jusqu'à quel point un évêque ou un abbé doit intervenir dans les affaires séculières,

et un comte ou tout autre laïque dans les affaires ecclésiastiques. » En un mot, ces capitulaires ne forment ni un code, ni une constitution complète, ce sont des notes de tout genre, rédigées au jour le jour, sans plan déterminé; c'est la vivante image de cette société en formation, où tant d'éléments et de peuples divers se trouvent mêlés et confondus; c'est le premier effort pour faire sortir l'ordre du chaos.

IX

Le même caractère de confusion se retrouve dans le mouvement intellectuel de cette époque de transition, entre la barbarie germanique et la civilisation chrétienne. La chute de l'Empire, la dissolution des rapports sociaux, le désordre qui rendait impossible toute tradition et tout travail prolongé, avaient profondément atteint l'étude des lettres du v^e au ix^e siècle; la littérature profane n'avait pas résisté; la littérature sacrée avait seule survécu, mais affaiblie et presque mourante.

Cependant au fond des cloîtres, des moines obscurs avaient continué à copier les chefs-d'œuvre de l'antiquité classique et les travaux immortels des Pères de l'Église; ils se transmettaient ainsi le flambeau de la science, obscurci et vacil-

lant, mais non éteint. C'est à ce foyer pieusement entretenu que Charlemagne vint demander la flamme qui éclaira, du moins pour un moment, le siècle auquel l'histoire a attaché son nom.

Un homme se rencontra alors, supérieur en instruction et en fécondité intellectuelle à tous ses contemporains. Il avait appris dans les écoles de l'Irlande et de l'Angleterre, plus florissantes que celles de la Gaule, tous les éléments qui avaient échappé au naufrage des sciences divines et humaines. Dans Boëce, il avait étudié la philosophie d'Aristote, l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie; dans Cassiodore, les histoires de Sozomène, de Socrate et de Théodoret, les règles de l'orthographe, de la grammaire, les principes de la musique, et les sept arts libéraux, résumé des connaissances de l'époque. Isidore de Séville, Martianus Capella et Bède le Vénérable lui avaient livré tous leurs secrets. Cet homme était le moine saxon Alcuin, que Charlemagne attira dans les Gaules, pour en faire l'instrument de ses desseins, le grand instituteur des barbares. Il devint le premier ministre intellectuel de Charlemagne, et partagea son temps entre la restauration des écoles, l'enseignement et la correction des manuscrits.

Ce fut en Italie que l'empereur et le moine se

rencontrèrent. Un jour que Charlemagne était à Parme, un clerc anglo-saxon, de passage en cette ville, demanda à lui être présenté ; il était diacre et écolâtre de l'Église d'York. Une force invisible semblait rapprocher ces deux esprits qui devaient travailler de concert à la civilisation de l'Occident. Charles pressa Alcuin de le suivre en France ; celui-ci céda après quelques hésitations. « Je savais, écrivit-il plus tard, le vif intérêt que vous portiez à la science. Je savais que vous excitiez tout le monde à la connaître et que vous offriez des récompenses et des dignités à ceux qui l'aimaient comme vous, pour les engager à venir s'associer à votre généreuse entreprise. Vous avez bien voulu m'appeler, moi, le moindre serviteur de cette science sainte, et me faire venir du fond de la Bretagne. Ah ! que n'ai-je apporté dans le service de Dieu autant d'empressement et de zèle que j'en ai mis à vous seconder ! C'est que j'aimais justement en vous ce que je vous voyais rechercher en moi. »

Un des premiers soins de ces deux grands hommes, également Germains d'origine, fut de ramener dans le clergé le goût et la pratique de l'étude. « Que votre dévotion sache, lit-on dans une ordonnance de Charlemagne, que, de concert avec nos fidèles, nous avons jugé utile que, dans

les évêchés et dans les monastères, on prit soin non seulement de vivre régulièrement, mais encore de s'instruire dans les sciences et dans les lettres. Car plusieurs monastères nous ayant écrit que les frères priaient pour notre personne, nous avons remarqué que les sentiments étaient bons et le style grossièrement inculte. » Charlemagne appuya ces conseils par des actes, en faisant venir de Rome, en 786, des maîtres de chant et de grammaire ; puis, dans un capitulaire, daté de l'année suivante, il ordonna qu'auprès de tous les monastères, et de tous les évêchés, des écoles seraient instituées pour l'enseignement de la grammaire, du calcul et de la musique. Enfin, dans chaque paroisse, le curé devait apprendre gratuitement la lecture aux enfants.

Charlemagne d'ailleurs donnait l'exemple ; il avait établi, dans son propre palais, une école où Alcuin enseigna d'abord. Le grand empereur ne dédaignait pas d'encourager lui-même les meilleurs élèves et de punir les mauvais. Un jour, raconte le moine de Saint-Gall, il voulut prendre connaissance des cahiers des écoliers. Ceux de condition inférieure lui présentèrent d'excellentes compositions ; les fils de familles riches, au contraire, ne produisirent que des travaux sans valeur. S'adressant alors aux premiers : « Je vous

loue, mes enfants, dit l'empereur, de votre zèle au travail. Continuez, c'est pour vous que seront les riches évêchés et les magnifiques abbayes. » Se tournant ensuite, avec un visage irrité, vers les élèves négligents : « Quant à vous, dit-il, vous avez désobéi à mes ordres ; mais, par le Roi des cieux, que d'autres vous admirent. Je ne fais, moi, nul cas de votre naissance et de votre beauté. Sachez et retenez bien que si vous ne vous hâtez de réparer votre négligence, vous n'obtiendrez jamais rien de Charles. »

L'exemple parti de si haut fut partout suivi.

Dès ce moment la Gaule se couvre d'écoles épiscopales et monastiques, d'où sortiront les hommes les plus remarquables des siècles suivants. Les écoles monastiques étaient de deux sortes : les unes intérieures ou claustrales, les autres extérieures ou canoniques. Dans celles-ci, où l'on recevait les enfants du dehors, on enseignait les principes de la religion, l'oraison dominicale, les psaumes, les notes musicales, le chant et la grammaire. Dans les écoles claustrales, qui étaient réservées aux *oblats* et aux moines, on apprenait la théologie et les sept arts libéraux, c'est-à-dire le cercle entier des sciences sacrées et profanes. Dans chaque monastère il y avait au moins un *scholasticus*. « Les *scholastici*, dit le

moine Trithème, étaient versés non seulement dans les saintes Écritures, mais dans les mathématiques, l'astronomie, la géométrie, l'arithmétique, la rhétorique, la poésie et dans toutes les sciences séculières. » Les écoles de Ferrières en Gâtinais, de Fulde près de Mayence, de Reichenau, d'Aniane en Languedoc, de Fontenelle en Normandie, mais surtout de Saint-Martin à Tours, sont les plus célèbres.

C'est dans cette dernière qu'Alcuin, en quittant le palais, établit le centre de son enseignement ; de là, il rayonna sur toutes les écoles de la Gaule. « Aux uns, écrit-il à Charlemagne dans le style recherché de l'époque, j'offre le miel des saintes Écritures ; je m'efforce de nourrir les autres des fruits de la subtilité grammaticale. Il en est que j'enivre du vin des sciences antiques ; il en est un petit nombre que j'éclaire de la splendeur et de l'ordre des astres. Tout passe, écrivait-il encore, la science seule, immortelle comme l'âme, demeure toujours. » Ces paroles étaient bien nouvelles pour ces générations à demi barbares, que la main de Charlemagne faisait asseoir, pour la première fois, au banquet des sciences humaines.

La forme généralement adoptée par Alcuin pour son enseignement était d'abord un exposé

du maître, puis une discussion, soit entre les élèves, soit entre le maître et les élèves, parfois même de simples interrogations : « Qu'est-ce que l'écriture ? La gardienne de l'histoire. — Qu'est-ce que la parole ? La trahison de la pensée. — Qu'est-ce que l'homme ? L'esclave de la mort, l'hôte d'un lieu, un voyageur qui passe. — Qu'est-ce que l'amitié ? L'égalité de deux âmes. — Qu'est-ce que la liberté ? C'est l'innocence. » Cette liberté, entrevue par le génie chrétien, resta l'idéal des peuples ; et lorsque, au moyen âge, les porches de la cathédrale de Chartres se peuplèrent de statues, on représenta une jeune fille d'une pureté parfaite, les yeux levés au ciel, les pieds détachés de la terre, et au-dessous on écrivit : *Libertas*.

Cependant l'enseignement d'Alcuin ne se bornait point à ces interrogations ; il devint avec le *trivium* et le *quadrivium* le cadre qu'adoptèrent toutes les écoles du moyen âge. Le *trivium*, ou éthique, comprenait les éléments de la science, la grammaire, la rhétorique et la dialectique. Le *quadrivium*, ou physique, formait le sommet des connaissances et renfermait l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie. On n'abordait l'étude de la théologie qu'après avoir parcouru ces diverses sciences. Grâce à l'infatigable

activité du moine saxon, les lettres refluorissaient et luttaienl contre la barbarie envahissante : « Voustous qui avez soif, répétait souvent Alcuin, venez vous désaltérer. Vous qui n'avez pas d'argent, achetez et mangez; achetez sans argent le vin et le lait de la science. »

Tout portait au recueillement et au travail dans l'école de Saint-Martin de Tours; on lisait dans la salle des copistes : « Qu'ici prennent place ceux qui écrivent les oracles de la loi divine et les paroles des Pères. Qu'ils prennent garde de ne pas corrompre le texte; qu'ils n'écrivent pas trop vite; qu'ils cherchent des livres corrigés avec soin, que leur plume exercée suive bien la ligne. C'est une bonne œuvre que d'écrire les livres anciens; le copiste lui-même recevra sa récompense. »

La copie et la correction de manuscrits sacrés et profanes était de la plus grande importance pour l'étude des lettres, car, à la suite de l'invasion des barbares, la plupart des textes avaient été altérés par des copistes ignorants, et beaucoup étaient devenus inintelligibles. Alcuin consacra une partie de sa vie à y restituer la grammaire et l'orthographe; il exhorta constamment ses élèves à l'imiter, et Charlemagne fit plusieurs capitulaires sur ce sujet. Il y avait dans chaque

monastère, à côté du moine chargé de rédiger les chroniques, des moines occupés à transcrire les livres; on les appelait *antiquarii*. Les uns copiaient les ouvrages, les autres les collationnaient, les ornaient de peintures, les reliaient avec richesse. Après avoir défriché le sol de la Gaule, les moines cultivaient l'intelligence de ses habitants et y déposaient le germe d'une civilisation nouvelle.

Le grand empereur cherchait partout des hommes capables de ranimer parmi les Francs la splendeur des lettres latines : « Plût à Dieu, dit-il un jour à Alcuin, que j'eusse seulement douze clercs, tels que saint Augustin et saint Jérôme! — Le créateur du ciel et de la terre, répondit le moine, n'en a eu que deux, et tu en demandes douze! » Dieu envoya du moins à Charlemagne une légion de moines qui ouvrirent partout des centres d'études, où vint s'abriter l'enseignement de cette époque. L'école du palais fournissait aux écoles *monastiques* et aux écoles *épiscopales* leurs maîtres les plus éminents, et à Charles, ses auxiliaires les plus éclairés. C'était Théodulphe, évêque d'Orléans; Leidrade et Agobard, archevêques de Lyon; Raban-Maur, archevêque de Mayence; Adhalard, abbé de Corbie; Ansesige, abbé de Fontenelle; Ernold le Noir, abbé d'Aniane; Hilduin, abbé de Saint-Denis; saint Benoît

d'Aniane et Éginhard, qui devait plus tard raconter la vie de Charlemagne.

X

Cependant, les forces de Charlemagne déclinaient de jour en jour, et on entrevoyait avec effroi sa fin prochaine. Le vieil empereur convoqua à Aix-la-Chapelle une réunion solennelle d'évêques, de comtes et de vicomtes. « Il les exhorta, dit le chroniqueur Thégan, à être fidèles à son fils; puis il demanda à tous les assistants s'ils consentaient à ce qu'il désignât ce fils pour lui succéder. Tous répondirent que tel était l'ordre de Dieu. En conséquence, le dimanche suivant, Charlemagne, revêtu des ornements impériaux, la couronne en tête, se rendit à la basilique, en grande pompe. Il déposa sa couronne sur l'autel, et, après avoir longtemps prié avec son fils, il lui adressa la parole en présence de toute la multitude des pontifes et des grands. Il l'engagea à craindre et à aimer Dieu par-dessus tout, à observer scrupuleusement ses lois, à bien gouverner l'Église et à la protéger contre les méchants. Il lui recommanda de témoigner une miséricorde inépuisable à ses proches, d'honorer les prêtres comme ses pères, d'aimer ses sujets comme ses

enfants, de forcer les superbes et les pervers à marcher dans les voies du salut, enfin, d'être le consolateur des religieux et des pauvres. Il demanda ensuite à son fils, s'il était disposé à suivre ces préceptes. Louis répondit qu'il le voulait avec l'aide de Dieu. Alors Charlemagne lui ordonna de prendre la couronne qui se trouvait sur l'autel et de la placer sur sa tête ; ce qu'il fit. Après quoi, ayant ouï la messe, ils retournèrent au palais, le père appuyé sur le fils. »

Cependant des signes effrayants avaient paru dans le ciel, présageant, aux yeux des contemporains, quelque grande catastrophe : le soleil et la lune s'étaient éclipsés ; on avait vu durant ces jours une tache noire dans le soleil ; le palais d'Aix-la-Chapelle avait été ébranlé par des tremblements de terre, un portique s'était même écroulé jusque dans ses fondements ; enfin, le gigantesque pont de Mayence, dont la construction avait demandé dix années, fut brûlé en trois heures.

Quelques semaines après, Charles était pris de la fièvre, en sortant du bain, et forcé de se mettre au lit. Il essaya, selon son habitude, de repousser le mal par l'abstinence de nourriture ; mais à la fièvre se joignirent bientôt d'autres douleurs, et, sept jours plus tard, le 28 janvier 814, après avoir reçu la sainte communion, et recom-

mandé son esprit au Seigneur, il mourut dans la soixante-douzième année de son âge, et la quarante-septième de son règne.

Son corps embaumé fut solennellement inhumé, le jour même de sa mort, dans la basilique qu'il avait fondée à Aix-la-Chapelle ; on l'assit sur un siège d'or sous la voûte du caveau sépulcral, avec une épée d'or à son côté, un Évangile d'or dans les mains, la tête haute et ceinte d'un diadème d'or, dans lequel était inséré du bois de la vraie croix. Son sépulcre fut rempli d'aromates ; son corps paré des vêtements impériaux ; sa face couverte d'un suaire sous le diadème ; on plaça sur sa chair le cilice dont il avait coutume de se servir, et, par-dessus ses vêtements, la besace dorée qu'il portait quand il allait à Rome ; c'était l'insigne des pèlerins. On posa aussi devant lui un sceptre d'or et un bouclier d'or béni par le pape Léon ; puis le sépulcre fut fermé et scellé, et l'on éleva au-dessus une arcade dorée, sur laquelle était son image et cette inscription : « Sous ce tombeau git le corps de Charles, grand et orthodoxe empereur, qui accrut glorieusement le royaume des Francs, et le gouverna heureusement quarante-sept années. »